Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 120 (1975)

Heft: 7

Artikel: La formule du "pavillon de recherches" ou l'indispensable retour aux sources

Autor: Reichel, Daniel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343957

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La formule du « pavillon de recherches » ou l'indispensable retour aux sources

« Consacrez à vos études militaires
tout le temps que vous pourrez »

Général Guisan

Pour marquer d'une façon durable le cent-cinquantième anniversaire de son existence, la Société vaudoise des officiers décida, en février 1974, de créer un pavillon de recherches auquel serait donné le nom du Général Guisan. En août 1974, les autorités fédérales lui accordèrent l'autorisation de se servir à cet effet de l'ancienne ferme du domaine de Verte-Rive, devenu propriété de la Confédération. Seule condition posée: les frais de transformation et d'aménagement du bâtiment, les dépenses occasionnées par la recherche et l'enseignement seraient à la charge des promoteurs. Ceci plaçait la SVO devant une série de problèmes qu'il s'agissait de résoudre dans des délais assez brefs. Des études furent menées activement, en collaboration avec la Bibliothèque militaire fédérale et le Centre d'histoire et de prospective militaires, conduisant à la conclusion que l'entreprise était parfaitement réalisable, à la condition que fût adoptée dès le départ cette règle d'austérité qui est le lot des historiens.

En proposant la formule d'un pavillon de recherches, ses promoteurs étaient conscients de s'écarter quelque peu des chemins battus; ils furent encouragés, certes, mais on leur adressa souvent la question qui peut se résumer familièrement en disant: « *Un pavillon de recherches — pour quoi faire?* »

Posée par ceux-là mêmes auxquels vont être demandés un appui et un concours sans lesquels ce pavillon ne pourra pas vivre, la question est absolument légitime. Dans les quelques pages qui suivent, nous nous efforcerons de lui apporter une première réponse en abordant l'un des aspects essentiels du problème, celui de l'*activité hors service consacrée aux études militaires*. Pour éviter d'alourdir cette brève esquisse, nous ne traiterons pas ce qui touche à la recherche fondamentale, ni à l'aspect

pluridisciplinaire des travaux qui seront entrepris à longue échéance dans le cadre du pavillon [1].

* * *

1. Pour être solide, l'instruction d'une troupe en temps de paix doit se fonder sur une science, qui pour être relativement simple, n'en doit pas moins être sûre. Les fondements de cette science reposent sur la connaissance d'expériences de guerre.

Or, ces expériences de guerre, comment les connaissons-nous? Par quels documents nous est-il possible d'établir la nature des erreurs commises aussi bien par le combattant individuel que par le chef dans la conduite du combat?

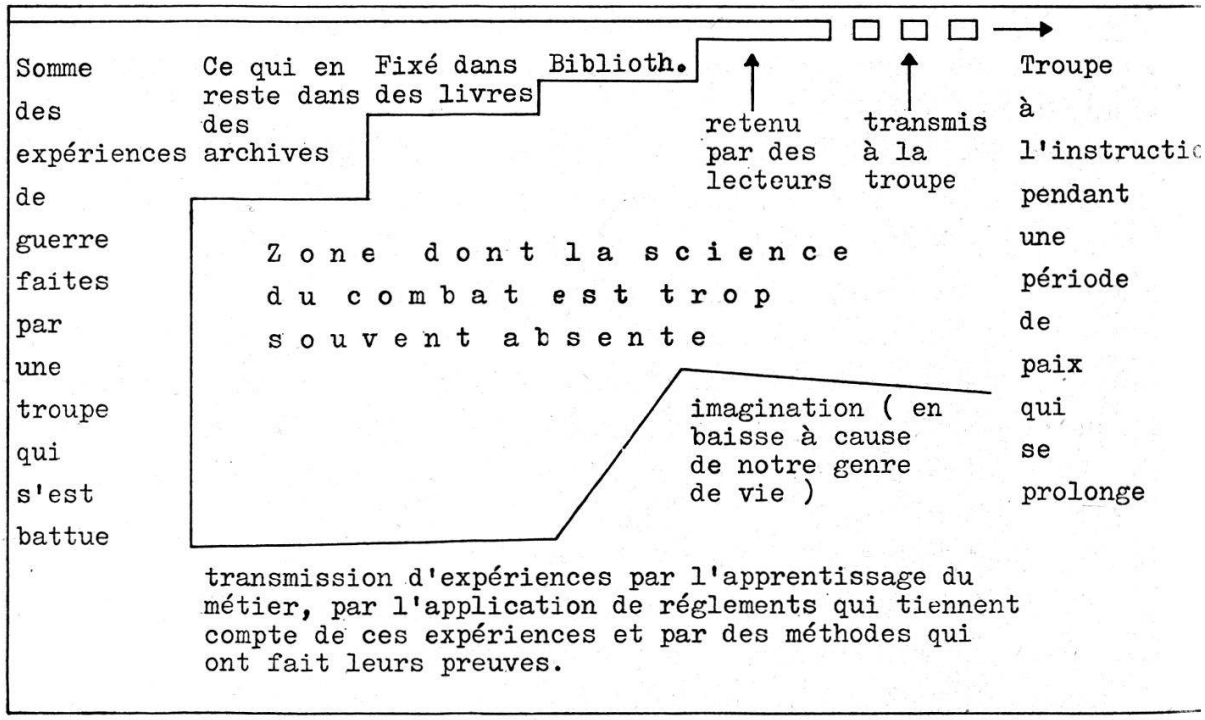
La réponse ne fait aucun doute: nous les connaissons fort mal, ou pas du tout, pour la bonne raison que le chef militaire — pas plus que l'homme d'affaire ou le médecin — ne publie ses échecs. Le livre intitulé « Recueil d'expériences négatives faites en matière d'interprétation d'indices au combat » reste encore à écrire. Tout cela est parfaitement humain, mais la science n'y trouve pas son compte. Il nous faut observer ici que la médecine a largement devancé l'art de la guerre, dès le moment où elle a admis, dans certains congrès, qu'il était utile de parler ouvertement d'erreurs commises. En matière militaire, ces congrès n'existent pas; la science du combat prend de ce fait, chez ceux qui connaissent mal les causes des échecs, un sous-développement manifeste, et comme on doit quand même l'enseigner, on a recours à des « ersatz ».

Ces expédients sont d'ailleurs loin d'être tous mauvais. On se rend souvent compte que des armées qui n'ont pas fait la guerre, comme c'est le cas de la nôtre, déploient souvent des efforts d'imagination supérieurs à ceux d'une troupe dans laquelle un certain type de guerre que l'on a fait, s'est incrusté sous la forme d'une routine. A la fin du XIXe siècle, les Japonais étaient certainement moins expérimentés que les Russes, leur application à tirer des leçons des guerres européennes récentes leur permirent de rendre à l'Asie une initiative qui l'a conduite à Dien Bien Phu et à Phnom Penh.

[1] L'auteur de ces lignes se tient bien volontiers à la disposition des officiers et des chercheurs qui désireraient obtenir des renseignements complémentaires au sujet de l'entreprise. En attendant l'ouverture du pavillon, la correspondance peut lui être adressée au CHPM, case postale 188, 1001 Lausanne.

Ceci dit, il n'en demeure pas moins vrai que notre genre de vie et le cadre programmé dans lequel se déroule de plus en plus l'instruction de notre troupe, nous prédispose de moins en moins à faire cet effort d'imagination pourtant indispensable, ni à créer dans la vie de nos unités ces événements qui pourraient lui donner leur vigueur.

Tout ceci peut être représenté, très schématiquement, par un croquis dans lequel nous avons tenté d'illustrer la déperdition considérable à laquelle est sujette la transmission des expériences de guerre [1], sans qu'il y ait véritablement faute des intéressés.



Là où on ne connaît pas les faits, on est toujours tenté de les remplacer par quelque théorie. A cela s'ajoute que sur le plan de l'information, nous avons dépassé le stade de la consommation pour en arriver à celui du gaspillage. La littérature militaire est souvent de deuxième, quand ce n'est pas de troisième main. Les interminables récits de résistance ou de guérilla, presque toujours dépourvus des cartes qui seules permettraient

[1] Les dimensions indiquées n'ont qu'une valeur d'usage. Elles se fondent sur la pratique du dépouillement de la littérature militaire et le recueil de témoignages. Il est intéressant de relever ici à titre d'exemple, qu'une histoire de division (livre) de la Deuxième Guerre mondiale, contient au maximum la centième partie de ce que l'on peut trouver à son sujet dans des archives (dans la mesure où elles ont été conservées, cela va sans dire).

de reconstruire les actions, sont à peine plus instructifs que les livres d'espionnage. Les spéculations stratégiques sont intéressantes, certes, mais qu'apportent-elles à un commandant de bataillon? Enfin, les textes qu'on nous propose, quand il s'agit exceptionnellement de faits de combat, ont ceci de commun qu'ils présentent presque toujours une version unilatérale des faits. Faute de pouvoir rétablir la confrontation entre les adversaires, l'histoire militaire finit par perdre son attrait. Quoi d'étonnant à cela? Qui se déplacerait pour assister à un spectacle de boxe où seul un des protagonistes monterait dans le ring?

Privé de l'une des sources essentielles qui sont à la base de son métier, le commandant de troupe est préoccupé. Ayant à prendre cette décision militaire qui se nomme établissement d'un plan de travail, il éprouve chroniquement la difficulté de lui conférer l'impulsion sans cesse renouvelée dont il sent le besoin. Comment lui aider?

Il est clair que ceux qui pourraient nous faire part de leurs expériences, péniblement gagnées au combat, ne sont pas nécessairement intéressés à nous les communiquer. Force nous est donc d'aller les chercher, mais comment?

2. Autrefois, on pouvait attendre de nos officiers de troupe qu'ils se tinssent au courant des procédés de combat étrangers. Aujourd'hui, cet aspect de leur mission est devenu plus difficile à remplir. Avec un pavillon de recherches, une Société d'officiers peut leur aider à résoudre ce problème.

La formule adoptée dans un pavillon est très simple: plutôt que de submerger de papier des cadres qui n'en reçoivent déjà que trop, elle consiste à les associer à la recherche de procédés de combat susceptibles de leur rendre service dans leurs cours de répétition — et à la guerre.

Les techniciens du renseignement ont baptisé cette méthode du nom de « mosaïque ». En voici un exemple concret:

Dans un numéro de novembre 1973, *le Figaro* publie une photo d'un soldat égyptien souffrant de la soif dans un abri creusé dans le sable, visiblement noirci par le feu. Derrière lui, un tas de ferraille, « restes d'un pipe-line détruit », affirme le reporter.

S'agit-il vraiment des restes d'un pipe-line ou faut-il voir autre chose dans cet élément quelque peu insolite? Pour situer cet indice, cette petite

pierre d'une grande mosaïque, dans le tableau d'ensemble, il faut faire un détour et passer par le Sud-Est asiatique.

En Corée déjà, puis au Vietnam du Nord, les experts militaires qui s'y trouvaient ont fait l'expérience très coûteuse du napalm déversé par les bombardiers adverses. Seule parade: la tôle. Comme le métal est rare, ils ont pris l'habitude de monter au feu en s'équipant de nombreux fûts (qui servent aussi bien au transport des liquides, eau, carburants etc, qu'à la fabrication de feuilles de tôles imporvisées — les fûts sont alors défoncés à coup de masse, chose qui doit être apprise).

Les mêmes experts ont participé à la formation de l'armée égyptienne. Ils ont enseigné à ses soldats à monter à l'action avec des feuilles de tôle sous le bras, en guise de « parapluie antinapalm ».

Telle se présente l'explication du cliché du *Figaro*, où le reporter a magnifiquement « noyé le poisson ».

Mais il faut le savoir pour rester concurrentiel, et pour enseigner cela concrètement dans nos écoles et dans nos cours (on pourrait le faire lors de la démonstration d'aviation, sans aucune perte de temps et sans aucune surcharge des programmes). Le sachant, nos hommes accroîtraient leur potentiel de survie — voilà pourquoi les promoteurs du pavillon considèrent comme étant de leur devoir de leur apporter ces renseignements.

3. La formule du pavillon de recherches — quelques mots d'explication sur son fonctionnement.

Pour permettre à un pavillon de recherches de remplir sa mission, il faut cinq éléments:

a) *des chefs militaires animés de la ferme volonté de doubler les chances de succès au combat de leur troupe*, en lui donnant une *instruction scientifique*, basée sur les expériences de guerre;

b) *un cadre de spécialistes*, qui se donne comme tâche de dépouiller les expériences de guerre et de les transmettre à leurs camarades officiers et sous-officiers, pour leur permettre de gagner du temps. (L'essai a été fait: un exposé de 30 minutes d'où ressortent 15 à 20 propositions concrètes permet de modifier en le rendant beaucoup plus vivant, un plan de travail de trois semaines de service).

c) un service historique [1], qui permet aux spécialistes de remplir leur tâche;

d) un bâtiment qui se prête à la recherche;

e) un crédit de fonctionnement — ordre de grandeur Fr. 5000.— [2].

Les points *a)*, *b)*, *c)* et *e)* se passent de commentaire, le point *d)* mérite que l'on s'y arrête un instant.

A notre sens, il importe que le chef militaire, qui a besoin de puiser aux sources, puisse le faire dans les meilleures conditions possibles. Il faut un lieu calme, permettant de travailler et de méditer sans être dérangé. Il faut aussi qu'il puisse trouver sans perte de temps, des documents succincts et avoir au besoin un échange d'idées avec un spécialiste.

Un pavillon qui fonctionne doit permettre à un commandant de troupe de préparer en une journée au maximum, un plan de travail vivant, « oxygéné » par l'expérience de guerre. Ceci ne peut pas se faire dans un restaurant, et encore moins dans une caserne.

Tout ceci n'exclut pas une série d'éléments annexes, tels que réunions, conférences et symposiums (nous pensons ici aux sciences comparées, qui se trouvent intégrées dans l'histoire militaire, alors qu'ailleurs, elles ne le sont pas avec une telle densité). Mais la vocation fondamentale d'un tel pavillon reste d'ordre essentiellement pratique et concrète; comme le stand pour le tireur, ce doit être une installation absolument fonctionnelle.

En guise de conclusion

Sur le plan pratique, il est prévu de rénover et d'aménager deux locaux de travail dans l'ancienne ferme de Verte-Rive.

L'activité envisagée se limitera, au cours de cette première phase, à quelques heures par mois, dont:

— une série d'entretiens consacrés aux *Expériences de guerre encore valables* — destinés en premier lieu à ceux qui se chargeront dans la

[1] Tâche impartie à la Bibliothèque militaire fédérale depuis sa création, en 1864.

[2] La SVO a décidé de constituer une Fondation, pour conférer à l'entreprise des garanties juridiques et financières dont elle ne saurait se passer. Pour « rendre », un pavillon doit pouvoir durer.

suite, d'assurer la continuité du travail au pavillon; dans la suite, ces entretiens seront développés en fonction des besoins;

— un cours: *Introduction au métier d'historien militaire*, destiné aux chercheurs désireux d'entreprendre des travaux personnels;

— (éventuellement) mise en place d'un secrétariat à la recherche (semi-permanent);

— (éventuellement) exposition temporaire: *Le livre militaire actuel* permettant au lecteur de consulter des ouvrages dont les comptes-rendus ne lui donnent qu'une idée incomplète.

Ceci dit, il s'agit encore d'un projet, très avancé, certes, mais dont la réalisation dépend de l'adhésion de ceux qui liront ces lignes, et qui ont à cœur le rayonnement de la pensée militaire romande. Si modeste soit-il, ce pavillon ne pourra pas se faire sans ces hommes. C'est une affaire de volonté, beaucoup plus qu'une question d'argent. Nous aimerions leur dire que dans le domaine qui nous est cher, seule la recherche peut nous permettre de reprendre l'initiative et de ne pas laisser les événements se faire sans nous. La défensive, en effet, ne saurait jamais, à elle seule, emporter une décision, or si nous ne sommes que trop contraints à adopter cette attitude sur une série de plans, nous ne le sommes pas sur celui de la recherche scientifique.

L'histoire se fait dans le présent, avec la force que donne la connaissance des erreurs et des réussites passées. C'est une arme. L'honneur revient à la Société vaudoise des officiers d'en avoir pris conscience au moment où il était nécessaire de le faire.

Colonel EMG Daniel REICHEL